

PARMI LES LIVRES

Institut protestant de théologie | « Études théologiques et religieuses »

2015/2 Tome 90 | pages 295 à 305

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.0902.0295

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2015-2-page-295.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

© Institut protestant de théologie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

PARMI LES LIVRES

ANCIEN TESTAMENT

Diana V. EDELMAN, Philip R. DAVIES, Christophe NIHAN, Thomas RÖMER, *Clés pour le Pentateuque. État de la recherche et thèmes fondamentaux*, trad. Françoise Smyth et Corinne Lanoir, Genève, Labor et Fides, coll. « Le Monde de la Bible 65 », 2013. 22,5 cm. II-239 p. ISBN 978-2-8309-1518-1. € 25.

Cet ouvrage, précise sa préface, est à la fois le premier du genre et une introduction à un corpus plus vaste destiné à une étude du Pentateuque qui envisage les cinq Livres sous l'angle de leur lien avec la Perse. Cette introduction « se concent[re] sur la forme finale de chacun des livres puis sur les liens qui les ont harmonisés dans leur séquence actuelle pour créer une introduction aux Patriarches suivie d'une biographie de Moïse ». Les thèmes de la Torah sont examinés dans le développement des cinq livres, et dans le questionnement de leur relation avec le cadre sociopolitique de l'époque perse, moment où ces livres ont constitué « le noyau littéraire proclamant la nature de la relation entre Yhwh et son Peuple ». Ces ouvrages, même destinés à un public de non spécialistes, intéresseront sans doute les étudiants et les universitaires par la mise à plat des recherches qu'ils se proposent d'effec-

tuer. Ce premier tome est constitué de cinq chapitres : le premier présente l'état actuel de la recherche sur le Pentateuque, que les étudiants sans doute connaissent, mais qu'il n'est pas inutile de rappeler à un public plus large ; le second examine la forme, la datation et l'audience du Pentateuque ; le troisième s'intéresse à Yéhud à la période perse (sans doute le plus abrupt) et le quatrième analyse les thèmes clés dans le Pentateuque. Depuis Spinoza et Hobbes, jusqu'à la *critique des sources*, le Pentateuque a été le lieu d'une relecture critique incessante. L'hypothèse documentaire, reflet d'une vision évolutionniste de l'histoire a « dominé jusque dans les années 1970 ». On avait espoir de « reconstruire les commencements eux-mêmes des traditions du Pentateuque au deuxième millénaire ». Mais ces hypothèses ont failli, et l'accord ne semble plus être à présent que sur un seul point selon lequel le Pentateuque « est venu à l'existence durant la période perse », l'exil babylonien apparaissant comme l'épicentre de cette création littéraire. Son unité est liée à sa structure, à des lois qui définissent une société. La famille patriarcale, surgie des origines, devient un peuple qui s'échappe de sa captivité, reçoit au désert une loi de la divinité, qui en fait « une constitution nationale, une culture ». L'Israël du Pentateuque est à la fois une nation et une religion, ce qui, incontestablement, demeure de nos jours. Les différences terminologiques apparentes dans ces textes sont, selon les

auteurs, originaires de deux sources, « la sacerdotale » et « la deutéronomique ». Nous avons d'avantage apprécié le chap. 4 traitant des thèmes clés dans le Pentateuque, notamment de celui de *l'autorité*, parfois discutée, du Pentateuque comme Torah ; celui de la *filiation* et de ses aléas en Genèse avec l'existence de ces « des-élus » ; *les douze tribus* ; la *Terre promise* et son étendue. Ce livre nous paraît essentiel pour l'étudiant désirant avoir la culture de base nécessaire pour l'étude de l'Ancien Testament, et pour le public curieux des contextes culturels, économiques et culturels des textes bibliques, dans la mesure où il diversifie les possibilités d'études et favorise différentes entrées dans les textes. Il nécessite cependant d'être complété. Gageons que les ouvrages suivants qui sont annoncés offrent un regard plus détaillé sur chacun des Livres du Pentateuque.

Patrick DUPREZ

NOUVEAU TESTAMENT

Stanley E. PORTER, Eckhard J. SCHNABEL (éd.), *On the Writings of New Testament Commentaries. Festschrift for Grant R. Osborne on the Occasion of His 70th Birthday*, Leiden/Boston, Brill, coll. « Texts and Editions for New Testament Study 8 », 2013. 24 cm. XXIII-469 p. ISBN 978-90-04-23291-4. € 169/\$US 225.

Cet ouvrage collectif se divise en cinq parties. La première, intitulée « Commentary and Exegesis », débute par un article de SCHNABEL qui propose

un petit historique des commentaires visant à démontrer que les textes de l'Écriture ont toujours fait l'objet de commentaires à travers les âges afin que l'Écriture soit intelligible et ait une résonance actuelle. Dans la contribution suivante, PORTER compare l'habileté linguistique de quelques séries de commentaires plus ou moins récents, depuis la fin du XIX^e siècle. Il constate qu'ils ont eu tendance à être moins des commentaires sur le texte grec que des commentaires sur les précédents commentateurs. MOO plaide quant à lui pour que les traductions soient davantage intégrées dans les commentaires afin d'en faciliter l'étude. BLOMBERG constate pour sa part le peu d'importance accordé dans les commentaires du Nouveau Testament aux questions de genre littéraire. HUFFMAN insiste sur la nécessité d'une bonne connaissance historique de la part du commentateur. D'après lui, le texte de l'Écriture est le compte-rendu inspiré des œuvres salutaires de Dieu dans l'histoire. De son côté, EVANS se lance dans un plaidoyer en faveur de la considération des questions historiques dans les Évangiles (question du Jésus historique). Du fait de la nature même des Évangiles, nombre de questions concernant l'histoire et l'intention des auteurs reste sans réponses. Or poser ces questions faciliteraient leur interprétation.

Une deuxième partie, articulée sous le titre « Commentary and Hermeneutical Task », s'ouvre sur un article de HESS qui insiste sur l'importance de lire le Nouveau Testament à la lumière de l'Ancien. CARSON défend ensuite le principe selon lequel une reconnaissance de la vérité contenue dans le texte est une nécessité herméneutique. Tandis que BLOCK souligne, à partir de Rm 10,13, que du point de vue de Paul, rejeter le Christ revient à rejeter Dieu, PAO dénonce à l'appui des interprétations de Rm 13,1-7 le

relativisme éthique auquel conduit l'herméneutique rhétorique post-moderne, en appelant à une certaine humilité face à ce que dit le texte. YARBROUGH affirme pour sa part que les commentaires peuvent ouvrir des pistes, mais qu'au final c'est bien à chaque lecteur qu'il revient de donner le sens le plus profond au texte auquel lui et sa communauté sont confrontés pour « l'ici et le maintenant ». LIEFIELD insiste ensuite sur l'importance du commentaire devant permettre à la communauté de connaître l'arrière-plan et les circonstances d'un passage. Les auditeurs doivent en effet être transportés de leurs préoccupations à la Parole de Dieu. Enfin MANETSCH vante la perspicacité pastorale des commentaires bibliques de Wolfgang Musculus (théologien réformateur du XVI^e siècle) sur les Épîtres aux Corinthiens.

Dans la troisième partie, intitulée « Commentary and Theology », VANHOOZER estime que la vocation du commentateur théologique est de porter un témoignage fidèle de la véritable identité de Jésus du fait qu'il est Parole de Dieu. TREIER exhorte les biblistes à s'investir davantage dans l'enseignement christologique des Écritures, et BELLEVILLE insiste sur les caractéristiques christologiques des Pastorales.

La quatrième partie, organisée sous le titre « Commentaries on the Gospels, the Epistles, and Revelation », poursuit la réflexion avec BOCK, qui discute une datation trop tardive des Évangiles. PORTER met ensuite en exergue quelques commentaires de Romains, en favorisant ceux qui, conjointement, respectent le texte grec et rendent compte de la théologie de l'Épître. Plus loin, MC KNIGHT examine les commentaires de Jacques en prenant 1,27 comme porte d'entrée. DOW insiste, à l'égard de l'Apocalypse, sur la nécessité de bien connaître le contexte.

Dans une cinquième et ultime partie intitulée « Commentaries and Publisher », REID se propose d'examiner l'intention de l'éditeur lorsqu'il publie un commentateur biblique.

Ce volume, relativement dense, ne dit rien de très original. Il ressemble à un plaidoyer en faveur de la rigueur des commentaires vis-à-vis des Écritures, largement marqué par une méfiance à l'égard du relativisme théologique et éthique dans les commentaires bibliques.

Sébastien FRESSE

Peder Borgen, *The gospel of John: More Light from Philo, Paul and Archaeology. The Scriptures, Tradition, Exposition, Settings, Meaning*, Leiden, Brill, coll. « NTS 154 », 2014. 24 cm. XXII-329 p. ISBN 978-90-04-24790-1. € 125.

Cet ouvrage est une reprise d'articles et de livres retraçant la recherche de Borgen sur la question de l'indépendance de l'Évangile de Jean par rapport aux synoptiques, et des sources éventuelles que l'évangéliste a pu utiliser. Ce qui amène l'auteur à s'interroger sur les écrits de Paul – concernant notamment le fonds – et de Philon – concernant principalement la forme –, comme « modèles » possibles pour comprendre le quatrième Évangile.

On y trouve cinq grandes parties subdivisées en chapitres. La première propose un état de la question reprenant les dialogues que l'auteur a eus avec différents chercheurs sur les Écritures, les paroles et les actes de Jésus, puis sur les méthodes et formes d'exposition

proposées par Jean. La deuxième partie opère une série de comparaisons entre Jean, Philon, Paul et le monde hellénistique, puis se focalise sur les traditions évangéliques chez Paul, Jean et dans les synoptiques. Ce qui conduit à la troisième partie plus particulièrement consacrée à Jean et aux synoptiques dans les traditions liées à la Passion dans l'optique d'étudier ensuite l'indépendance de Jean par rapport aux sources des trois premiers Évangiles. La quatrième partie aborde la notion de « l'Envoyé de Dieu » chez Jean, en recourant là aussi à des comparaisons avec Philon, Paul et les synoptiques. L'auteur aborde ainsi la controverse sur le Sabbat en Jn 5 et les controverses analogues chez Philon, reprend la structure des chap. 5-10 pour tenter de faire la distinction entre traditions reçues et élaborations explicatives de l'évangéliste, puis compare le prologue et le témoignage de Jean avec des écrits de Philon et des livres de la Sagesse notamment. La dernière partie aborde le défi posé à l'évangéliste à l'égard de celui dont il cherche à témoigner, à savoir « un blasphémateur reconnu comme Fils de Dieu », et les réponses qu'il y a apportées. Borgen commence par reprendre Philon puis Marc pour voir lequel est le plus proche de Jean quant à la présentation, puis retravaille l'apparition à Thomas, en lien avec Paul. Il nous permet ainsi de nous (re)plonger dans les difficultés rencontrées par les premiers chrétiens pour se réclamer d'un Dieu mort de façon infamante et dans les théologies élaborées pour y parvenir. Toutes ses recherches ont amené Borgen à replacer la tradition johannique en amont des synoptiques.

Le fait qu'il s'agisse pour l'essentiel d'une reprise d'articles et de textes d'ouvrages entraîne un certain nombre de répétitions qui rendent la lecture parfois fastidieuse, surtout en début d'ouvrage.

Pourtant, ce livre pousse indéniablement à s'interroger à la fois sur l'origine des Évangiles, sur les traditions qui les sous-tendent, sur le travail théologique mis en œuvre par leurs auteurs et, ce faisant, sur le message qu'ils cherchent à délivrer en fonction des débats internes et externes de leur temps. Les dernières parties sont plus exégétiques, centrées sur la méthode explicative mise en œuvre par Jean, avec la reprise de mots de l'exposition initiale, souvent sous forme de paraphrases. Cela a pour effet d'établir une proximité entre l'écriture de l'évangéliste et celle de Paul ou de Philon. Borgen montre comment l'évangéliste explicite, dans un mode chrétien, des discussions ayant cours dans le judaïsme de son temps. Celui qui s'intéresse à l'histoire de la tradition dans les Évangiles trouvera, dans ce parcours à travers près de soixante ans de recherche, du grain à moudre.

Priscille MOREL

HISTOIRE

Viktória Hedvig DEÁK, *La légende de sainte Marguerite de Hongrie et l'hagiographie dominicaine* (traduit du hongrois par Alexis Léonas, préface d'André Vauchez), Paris, Cerf, coll. « Histoire », 2013. 23,5 cm. 351 p. ISBN 978-2-204-09685-0. € 39.

L'auteur, dominicaine de la congrégation Sainte-Marguerite de Hongrie, nous entraîne dans une enquête minutieusement menée au sein de l'hagiographie dominicaine à ses débuts. Comparant le style et le contenu des

différentes sources, elle met en évidence l'évolution du modèle de sainteté ainsi que les particularités de la *Legenda Major* de Marguerite de Hongrie.

Marguerite (1242-1270), fille du roi Béla IV et d'une princesse byzantine, moniale dominicaine (sa tante Élisabeth est franciscaine), se situe à la charnière entre la sainteté royale médiévale et celle, émergente, des ordres mendiants. La démarche de canonisation sert alors de catalyseur de l'hagiographie, même si les dominicains montrent peu d'intérêt pour l'hagiographie féminine et si l'histoire de leur attitude envers la cure d'âme des femmes est mouvementée. Le tiers ordre féminin n'est reconnu qu'en 1405 et les religieuses du deuxième ordre sont complètement ignorées de l'hagiographie officielle. Marguerite est à cet égard une grande exception.

Entre le procès court pour Claire d'Assise (1253) et celui plus long de Claire de Montefalco (1317-1318), celui de Marguerite se situe à mi-chemin (1276). Il n'a pas abouti à l'époque, et Marguerite ne sera canonisée que par Pie XII.

Les ordres mendiants jouent un rôle important dans la diffusion des légendes des saints qui leur servent à la fois d'outil pastoral et d'affirmation de leur image de marque, sur fond de concurrence entre dominicains et franciscains. En 1260 est élaborée *La vie des frères* sur le modèle des *Vitae patrum*, peu après le même genre franciscain, pour affermir la conscience dominicaine au moment du conflit avec les séculiers. Quand, selon les circonstances du moment, un ordre a besoin d'un appui en termes de communication, il part à la recherche de récits de miracles pour étoffer une demande de canonisation. On assiste ainsi à une nouvelle quête de miracles en 1314 après l'assassinat, en 1313, de l'empereur Henri VII pour lequel les domini-

cains furent accusés à tort. On voit que l'ordre se tourne vers les saints à chaque situation de crise.

L'auteur compare la légende de Marguerite avec notamment trois sources : les *vitae* des femmes dévotes de Flandres de Th. de Cantimpré, les légendes composées en Italie entre le XIII^e et le XIV^e siècles et la légende d'Agnès de Montepulciano. Elle retrace l'histoire de l'écriture de la *Legenda major* et de ses copies jusqu'à aujourd'hui.

La *Legenda major*, de la plume de Garin de Gy-l'Évêque, dominicain français, est écrite à Avignon entre 1330 et 1340, alors que Charles-Robert d'Anjou occupe le trône de Hongrie et soutient la cause de Marguerite auprès de la curie d'Avignon. Garin se sert surtout des actes du procès de canonisation, mais aussi des légendes plus anciennes.

Viktória Hedvig DEÁK démontre dans le détail comment Garin a transformé ses sources pour les mettre en conformité avec les attentes du moment. Entre le XIII^e et le XIV^e siècles en effet, l'image de la sainteté évolue sous l'emprise grandissante de la curie. À partir de 1334, la béatification devient privilège pontifical. À partir de cette époque on mesure un écart grandissant entre la sainteté officielle et les cultes locaux, et la plupart des demandes de canonisation sont refusées. Si l'hagiographie plus ancienne mettait en avant le modèle évangélique entre *imitatio* et *compassio*, on assiste à partir de 1300 à une diminution de l'importance de la pauvreté et à une affirmation du souci d'orthodoxie et d'obéissance. Pour les hommes on valorise les études et les capacités intellectuelles, pour les femmes les dons mystiques. L'hagiographie mystique met alors l'accent surtout sur la vie intérieure du saint.

Garin insiste donc davantage que ses sources sur la vie intérieure et donne une

signification théologique à chacun des actes de Marguerite. Pour souligner sa chasteté, il rapporte plusieurs demandes en mariage qu'elle refuse – même si le pape lui-même la déliait de ses vœux –, possibilité qui n'était pas encore entrée dans le droit canon à cette époque. Parmi les témoins cités, les laïcs rapportent exclusivement des guérisons, tandis que les religieuses insistent surtout sur des phénomènes mystiques.

L'enquête très fouillée est écrite dans un style alerte et émaillée de nombreuses citations, la plupart du temps en traduction française, avec l'original dans les notes de bas de page. L'ouvrage est complété par une bibliographie assez fouillée, mais on peut regretter l'absence d'un index. V. H. DEÁK fournit là une contribution intéressante à l'étude de la sainteté médiévale.

Waltraud VERLAGUET

Dieter GEMBICKI, Heidi GEMBICKI-ACHTNICH (éd.), *Le réveil des cœurs, Journal de voyage du frère morave Fries (1761-1762)*, Saintes, Le Croix Vif, coll. « Documentaires », 2013. 24 cm. 523 p. ISBN 978-2-36199-436-5. € 29.

L'ouvrage, très documenté, présente une source méconnue sur le monde du protestantisme huguenot de la deuxième moitié du XVIII^e siècle : le journal de voyage d'un visiteur des Frères de l'Unité, Pierre Conrad Fries, pasteur luthérien originaire du comté de Montbéliard, pays qu'il a quitté pour entrer au service de la communauté fondée par Nicolas-Louis de Zinzendorf (1700-1760).

Quelques frères, dits « moraves » de façon réductrice et souvent péjorative, ont précédé Fries sur les routes de la France méridionale ; leurs « visitations » ont pour objet de trouver des « éveillés » ; la démarche de ces émissaires est d'abord prospective, avec l'espoir de rencontrer des personnes prêtes à donner leur cœur au Sauveur et susceptibles de devenir les ouvriers d'un renouveau de la foi. Là où des groupes de sœurs et de frères se constituent, les visiteurs itinérants apportent des enseignements, partagent des écrits de Zinzendorf et de la communauté des Frères, organisent aussi des groupes de piété.

Arrivé de Neuwied (en Rhénanie), après un arrêt à Genève, Fries séjourne en France de janvier 1761 à juillet 1762. Son parcours témoigne d'un passage par Nîmes et le désert, Marseille, Montpellier, Toulouse, Montauban, Latané, Nérac, le Béarn, Bordeaux, la Saintonge, l'Angoumois, puis d'un voyage retour avec une excursion en Cévennes.

Chaque étape est l'occasion de rencontres très diverses (le livre contient un utile index des noms de lieux et de personnes), parfois avec des figures connues telles celles des pasteurs Paul Rabaut, Pierre Encontre, Étienne Gibert ou la célèbre prisonnière Marie Durand. Il s'entretient avec Jean Calas à Toulouse, près d'un an avant son exécution.

Ce journal passionnant est un témoignage sur les visions religieuses en débat au sein du monde réformé français à l'époque des Lumières. Il permet de retrouver les racines de la culture religieuse encore dominante dans le protestantisme huguenot au XXI^e siècle. Fries est globalement fidèle à la vision théologique de Zinzendorf marquée par une christologie soulignant la double nature du Fils et ancrée dans l'incarnation ; la

conviction d'un salut acquis par le sang versé par le Christ sur la croix ; la justification gratuite du pécheur, et la recherche de la proximité du Sauveur par une prière persévérante adressée au Fils plutôt qu'au Père.

Le visiteur rencontre une opposition qui l'étonne et le décourage parfois. Il se dit menacé par certains réformés prêts à le dénoncer aux autorités et à dévoiler sa véritable identité derrière son laisser-passer d'apothicaire. La réputation de ceux qu'on appelle « moraves » est souvent très mauvaise, et les personnes qui s'approchent de lui sont ouvertement critiquées par leurs ministres et leurs coreligionnaires.

La spiritualité de Fries se démarque de celle de ses interlocuteurs. En milieu huguenot, il rencontre différents courants qu'il juge avec intransigence et non sans une certaine arrogance. D'une part, il se heurte à l'esprit de « raisonneurs plus philosophes que chrétiens », formés théologiquement à Genève ou à Lausanne – des protestants qui, selon lui, ne sont pas touchés au cœur par l'Évangile et qui ne connaissent pas la « proximité du Sauveur ». Leur insistance sur l'effort et la sanctification lui semble être une trahison de la Réforme. D'autre part, il s'inquiète de l'esprit fanatique qu'il pense rencontrer chez les prophètes cévenols avec leurs visions « judaïques » ou chez certains mystiques en recherche d'extase. De façon significative, il reprend aussi les piétistes, ces convertis retombés dans le légalisme. Néanmoins, l'influence des cercles des Frères de l'Unité en France est réelle et trouve des relais dans le tissu réformé. Cet ouvrage permet de rouvrir ce dossier insuffisamment étudié.

Le livre est remarquable par la somme d'informations présentées. Les lecteurs apprécieront l'introduction

historique, les notes critiques très riches, la bibliographie, les annexes constituées de correspondances. Ce travail d'historiens, soucieux de mise en perspective, ouvre de nouvelles pistes pour la recherche.

Marc Frédéric MULLER

THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE

Wolfgang PANNENBERG, *Théologie systématique*, vol. III, Paris, Cerf, coll. « Cogitatio Fidei 291 », 2013. 21,5 cm. 948 p. ISBN 978-2-204-09972-1. € 75.

C'est le jeune théologien belge Ignace Berten qui présente en 1969 la théologie de Wolfgang Pannenberg aux publics francophone et néerlandophone. Dès l'année suivante, son introduction (postfacée par Pannenberg lui-même) est traduite en allemand. Les Éditions du Cerf publièrent ensuite fidèlement les livres de Pannenberg en français. Avec la parution de ce troisième et dernier tome de la *Théologie systématique*, les lecteurs francophones accèdent maintenant – moyennant une traduction rigoureuse (qui renvoie constamment à la pagination de l'original) – à l'intégralité du chef d'œuvre de l'auteur (1988-1993), déjà traduit en italien (1990-1996), en anglais (1991-1998) et en espagnol (1992-2008).

La pneumatologie, l'ecclésiologie, la prédestination et l'eschatologie y sont expliquées, non pas à la manière de traités dogmatiques qui se succèdent, mais bien d'une façon systématique, selon la célèbre méthode appliquée dès le

premier tome : l'explication rationnelle de la révélation de Dieu dans l'histoire universelle. La philosophie hégélienne parraine la conception de PANNENBERG selon laquelle la réalité n'est compréhensible que dans sa totalité. Ainsi l'auteur développe-t-il une vision dynamique de la révélation fondamentalement ouverte vers la fin de l'histoire. C'est pourtant l'événement du Christ qui permet l'anticipation (« proleptique ») de la fin de l'histoire, perçue comme – pour citer le titre du dernier chap. (xv) de sa *Théologie systématique* – « L'accomplissement de la création dans le Royaume de Dieu ». L'eschatologie n'est donc « pas seulement le thème d'un chapitre particulier de la dogmatique, mais détermine la perspective de l'ensemble de la doctrine chrétienne » (p. 691 *sq.*). D'autre part, la *Théologie systématique* de PANNENBERG s'agence comme une théologie trinitaire conséquente : Dieu, en tant que « réalité déterminant toute chose » (définition que l'auteur emprunte volontiers à R. Bultmann), est toujours présenté comme le Dieu trinitaire qui se révèle dans notre histoire et qui manifestera finalement l'unité divine. Dans ce troisième tome, PANNENBERG présente la personne du Saint-Esprit, le Paraclet, qui accomplit l'économie du salut en rendant témoignage au Christ et en faisant participer les croyants à sa filiation divine et définitivement à la vie-même du Dieu trinitaire.

Suivant son système, il expose l'effusion de l'Esprit comme un processus pneumatologique en analogie réciproque avec la dynamique de l'avènement du Royaume de Dieu. Dans le chap. introductif à la pneumatologie (xii), l'Église est définie sous une perspective eschatologique « à la fois » comme « créature de l'Esprit et du Fils » (p. 34). Ainsi elle est la « représentation provisoire » (p. 37 – selon une expression empruntée à K. Barth !) du royaume de Dieu. Sur le

plan éthique, l'Église marque la différence entre le royaume de Dieu et l'ordre politique : « Différente de l'État, l'Église est déjà au service de l'humanisation de l'organisation de l'État elle-même, dans sa relation aux citoyens individuels [...] [de sorte que les] revendications [de l'État] sur les individus se retrouvent limitées » (p. 81).

De son côté, l'Église ne lève pas non plus la « tension entre individu et communauté » : l'appartenance des croyants à l'Église, corps du Christ, ne dépasse pas « l'individualité des chrétiens singuliers » (p. 178 *sq.*). Ainsi PANNENBERG peut intégrer le traité de la grâce sous le titre de « L'action de l'Esprit et ses effets salutaires fondamentaux en chaque chrétien » dans le chap. ecclésiologique (xiii), qui est – comme il le remarque dans l'introduction du t. III – « de loin » (p. 9) le plus grand chap. de sa *Théologie systématique*. L'éminent œcuméniste expose ensuite la théologie des sacrements et sacramentaux dans la section intitulée « La présence sous forme du signe du salut du Christ dans la vie de l'Église ». Il aborde par la suite la question du ministère par rapport à sa fonction d'« instrument de l'unité de l'Église ».

Avec la dernière section de son chap. ecclésiologique, intitulée « L'Église et le Peuple de Dieu », il prépare celui qui traite de la prédestination (chap. xiv) : il évite la réduction individualiste et abstraite, soit anhistorique, de la doctrine de l'élection éternelle en insistant sur le fait que le « "Peuple de Dieu" est un concept d'élection » (p. 571). La vocation du croyant s'intègre à la mission de l'Église à travers le temps.

Le dernier chap. (xv) expose l'eschatologie à la fois individuelle et générale ainsi que les thèmes du jugement lors du retour du Christ et de la théodicée. À la fin des temps, ainsi l'*opus magnum* se

termine-t-il, Dieu sera justifié, le mal vaincu et l'amour divin manifesté.

Wolfhart PANNENBERG, qui est décédé le 4 septembre 2013 dans sa 86^e année, laisse une œuvre qui reflète son énorme travail de réception et de réflexion dans les domaines de la théologie et de la philosophie (sa liste de publications ne comprend pas moins de 645 contributions rédigées entre 1953 et 2000).

Fortement imprégné de la théologie de son temps (lui-même étudiant chez K. Barth à Bâle et ensuite assistant de E. Schlink à Heidelberg), le jeune théologien prendra cependant ses distances par rapport à la théologie dialectique en jugeant autoritaire la théologie barthienne de la Parole et subjectiviste, à savoir individualiste, l'herméneutique existentielle bultmannienne. C'est sous influence de la « Théologie de l'Ancien Testament » de G. von Rad, de la théologie de « l'histoire du salut » d'O. Cullmann et de la philosophie de l'histoire de K. Löwith (*Meaning in History*, 1949) que l'écrit programmatique intitulé « Révélation comme histoire » (*Offenbarung als Geschichte*, 1961) annonce un contre-courant de la théologie protestante que le nom de PANNENBERG représentera. Son opposition polémique du début se transforma toutefois en position plus conciliante en soulignant la relation entre la Parole et la révélation dans le premier tome de sa *Théologie systématique*.

Poursuivant le programme de révélation comme histoire avec son « Esquisse d'une christologie » (*Grundzüge der Christologie*, 1964, trad. française en 1971), l'auteur déclenche le débat autour de la christologie « d'en bas ». Conciliant, il formulera par rapport à la critique de W. Kasper dans le deuxième tome de sa *Théologie systématique* : « c'est seulement d'un point de vue

méthodologique que la christologie "par en bas" a priorité » (II, 402) – et : « la christologie "d'en bas" ne doit pas se comprendre à l'exclusion d'une christologie d'incarnation classique » (*ibid.*).

En 1968, PANNENBERG arrive à la nouvelle faculté de théologie protestante de l'université de Munich et y fonde l'Institut de théologie fondamentale et de l'œcuménisme. Engagé avec ses collègues munichois catholiques K. Rahner et H. Fries dans le dialogue œcuménique, il représentera également l'Église protestante d'Allemagne (EKD) dans la commission Foi et constitution du Conseil œcuménique des Églises (1975-1990). Il deviendra co-président du célèbre groupe œcuménique des théologiens d'Outre-Rhin qui, chargé de se pencher sur les anathèmes du XVI^e siècle par le pape Jean-Paul II lors de sa visite en Allemagne en 1980, sera à l'origine de la Déclaration commune sur la justification de 1999. Défenseur d'une théologie rationnelle, PANNENBERG a constamment cherché le dialogue avec la philosophie, les sciences de la nature et l'épistémologie contemporaine (*Wissenschaftstheorie und Theologie*, 1973). Quant au débat sur la métaphysique déclenché par le philosophe franco-german J. Habermas, il rejoint son collègue munichois, le philosophe D. Henrich, lequel arrivera à convaincre Habermas de sa position insoutenable. PANNENBERG publie ensuite ses études rassemblées sous le titre *Métaphysique et idée de Dieu (Metaphysik und Gottesgedanke*, 1988, trad. française en 2003) la même année que le premier tome de sa *Théologie systématique*. Dans son deuxième tome, il applique notamment la théorie des champs pour illustrer la dynamique de l'Esprit créateur et la « puissance créatrice de l'avenir » (II, 139). Malgré sa critique de la « process philosophy », c'est J. B. Cobb qui soutient que le chef-d'œuvre de

PANNENBERG est « what is likely to prove the greatest systematic theology of his generation » (cité sur la couverture du troisième tome de l'édition allemande).

Volker BRANDT

VIENT DE PARAÎTRE

Hubert BOST, Claude LAURIOL, Hubert ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE (dir.), *Correspondance générale de La Beaumelle (1726-1773)*, Oxford, Voltaire Foundation.

- t. IX : 1^{er} juillet 1755-29 janvier 1756, 2013. XXXII-584 p. ISBN 978-0-7294-1031-1. £ 115/€ 155.
 - t. X : 4 février-30 décembre 1756, 2014. XXXII-562 p. ISBN 978-0-7294-1032-8. £ 115/€ 155.
-

Les premiers volumes de l'édition critique de la *Correspondance générale de La Beaumelle* – générale au sens où sont publiées non seulement sa correspondance active et passive, mais aussi toutes les lettres de tiers qui parlent de lui et de ses œuvres, et où un important ensemble de documents d'archives vient éclairer leur compréhension – ont déjà fait l'objet d'une présentation dans *ETR* (2006/2, p. 280 et 2013/2, p. 294). Depuis, cette édition a été couronnée par le prix Édouard Bonnefous de l'Institut de France en 2013.

Le t. IX correspond à une période au cours de laquelle La Beaumelle séjourne à Amsterdam pour y publier ses *Mémoires* et *Lettres de Mme de Maintenon*. Le libraire Gosse invoque le

« droit de copie » hollandais pour annoncer leur prochaine contrefaçon. Le 14 août 1755, La Beaumelle découvre que le libraire Jolly a déjà entrepris la sienne. Jolly obtient le 18 août suivant la saisie des volumes entreposés chez Marc Fraissinet, qui avance les fonds de l'entreprise éditoriale. La Beaumelle décide fin septembre de réaliser lui-même une seconde édition. En octobre, il intente un procès à Jolly qui se termina le 17 janvier 1756 par la signature d'un accord amiable lui permettant enfin de diffuser son ouvrage. En novembre il commence à envoyer à Paris, sous l'enveloppe de Malesherbes, à l'abbé Trublet, des volumes des *Mémoires* et des *Lettres* de la seconde édition, que celui-ci transmet aux dames de Saint-Cyr. La Beaumelle reçoit les remarques de l'abbé et les recommandations de ces dames, qui continuent à lui envoyer des copies de manuscrits. Il imprime les *Lettres de messire Paul Godet des Marais*, le confesseur de Mme de Maintenon, sous le nom de l'abbé Berthier.

Début septembre, La Beaumelle reçoit de l'abbé de La Chau une copie de la *Pucelle* de Voltaire en 14 chants. Des documents inédits permettent de suivre l'impression de sa contrefaçon. Il en expédie des exemplaires hors de France à partir du 15 novembre, il en fait passer par courrier à ses relations début décembre et en fait entrer à Paris des ballots pour une vente sous le manteau à la mi-janvier. Trois rencontres en novembre et en décembre avec Maubert de Gouvest se concluent par le projet d'une nouvelle édition en commun.

La Beaumelle participe à la rédaction du *Mémoire théologique et politique sur les mariages clandestins des protestants de France*. Il s'intéresse à l'Éloge de Montesquieu par Maupertuis. Il correspond notamment avec Henri Alexandre Catt, La Condamine et Pierre

Rousseau, qui sollicite son aide pour son *Journal encyclopédique*.

Le t. X s'ouvre sur le départ d'Amsterdam. La Beaumelle quitte la Hollande le 20 février et arrive à Paris le 2 mars 1756. Il est reçu en audience par Berryer et par le comte d'Argenson, il obtient de Malesherbes la permission orale de faire entrer les volumes des souscripteurs dans des caisses adressées à des personnes de qualité comme la marquise de Pompadour, Mme Geoffrin ou Malesherbes. L'une de ces caisses contient des exemplaires de la petite *Pucelle* coéditée avec Maubert de Gouvest. Une fois placés les cartons recommandés par l'abbé Trublet, la distribution de cette première édition commence le 14 mai. Le 11 juillet, La Beaumelle informe Malesherbes, qui a autorisé une troisième édition, de l'arrivée des volumes de la seconde. La distribution des exemplaires cartonnés commence le 16 juillet à son domicile. La Beaumelle est arrêté le 6 août et à nouveau incarcéré à la Bastille. Dès son entrée il bénéficie du droit à la promenade, de la permission de détenir un grand nombre de livres et de recevoir de fréquentes visites concernant la conduite de ses affaires.

L'administration de la Bastille donne cours aux lettres qu'il écrit ou qu'il

reçoit. Le 2 octobre, il est transféré dans une chambre qu'il partage avec l'abbé Destrées. La cause de l'incarcération de La Beaumelle est un passage jugé injurieux à la cour de Vienne. Dès le mois de mai Voltaire a entrepris une campagne de dénonciation de ce « tissu d'impostures, et d'outrages faits à toute la maison royale, et à cent familles ». En octobre, La Condamine en obtient le pardon par l'intermédiaire de Van Swieten, médecin de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche. Cependant La Beaumelle reste à la Bastille où il occupe son temps à la traduction de Tacite pour laquelle il se fait livrer toute la documentation nécessaire.

On trouve, à la fin des volumes, de nombreux documents comptables concernant l'impression, le transport, la distribution et la vente des *Maintenon*.

Plus la publication de cette *Correspondance* progresse, plus il apparaît que les historiens du protestantisme n'ont pas accordé jusqu'ici à La Beaumelle la place qui lui revient dans la revendication de la tolérance civile des protestants.

H. B. – C. L.